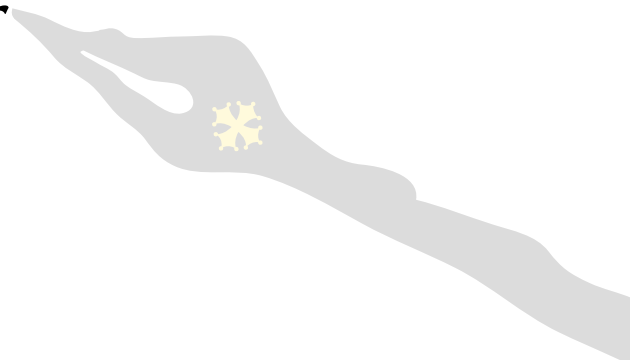


Catégorie Fiction

# Les Coquelicots



par Floriane OLIVIER

**Floriane OLIVIER** 21 ans, est étudiante en orthophonie à Toulouse. Elle commença à écrire dès qu'elle fut en âge de tenir un crayon. Très vite, elle sort ses héros, jusque-là enfermés dans les tiroirs de son bureau, et remporte un succès aux éditions 2007 et 2009 du Prix du jeune écrivain. Elle a également remporté le Prix Claude Nougaro en 2007. Certaines oeuvres de cette jeune écrivain ont d'ores et déjà été éditées. Gageons que ce n'est qu'un début...



Paulette, elle habite dans l'impasse, à côté de la rue des chênes. J'ai oublié le nom de l'impasse, mais c'est facile : sa maison, c'est celle avec les volets bleus. Bleu myosotis, même, et les murs blancs. Et puis dans le jardin, il y a les fleurs. Pas les tulipes et les pensées qu'on encastre en rangs serrés sur les parterres de la municipalité, ni les rosiers taillés comme des armatures. Des fleurs voyageuses. Celles qui s'envolent avec le vent et qui se laissent porter, loin de leurs terres d'origine. Ces fleurs-là, on ne les force à rien. Elles décident un jour d'arrêter leur course, peut-être sont-elles fatiguées ou bien se lassent-elles de cette vie sans attache, qui sait... Oui, ce sont ces fleurs-là qu'on trouve chez Paulette, des marguerites, des bleuets, des violettes... et puis, il y a les coquelicots.

Paulette, elle n'a pas eu la vie facile. Elle m'a parlé une fois de quand elle était jeune. Sa mère est morte en la mettant au monde. C'est fou, aujourd'hui, on n'imagine pas des choses comme ça, avec les progrès de la médecine, et puis tout l'attirail qu'on vous fourgue entre les jambes au moment d'accoucher. Y a des jours, je suis bien content d'être un homme. Enfin. Sa mère, elle était déjà bien malade et la grossesse, ça l'a achevée. Son père ne s'en est jamais remis et Paulette a grandi chez les soeurs. Elle m'a parlé des sommiers qui grinçaient les nuits d'insomnie, dans le dortoir, des épais rideaux verts qu'elle écartait de la fenêtre pour regarder les étoiles lorsque tout le monde était endormi. Elle m'a raconté aussi les fois où elle s'assoupissait, le front contre la vitre et finissait par perdre l'équilibre. Et puis son impatience à la veille des vacances, la valise déjà prête, alors qu'une nuit la séparait encore du départ. Le car jusqu'à la gare, le train pour Vierzon, et là-bas, les cousins, Julien et Georges. Ils avaient quasiment le même âge, celui des quatre cents coups. Elle en a fait de belles, Paulette, vous savez. A Vierzon, dans les herbes hautes, sur un lit de coquelicots... non, je ne vous dirai rien. Ou peut-être un prénom. Pierrot. Pourquoi riez-vous ? Évidemment qu'il n'y en a eu qu'un !

Ils se sont mariés, quelques années plus tard. Paulette a vu son père pleurer, ce jour-là. Elle est drôle l'humanité, à ne pas savoir saisir les bons moments tant qu'ils sont à portée de mains. On se retourne, après, et c'est trop tard. On se retrouve les bras ballants de questions, et nos yeux qui ne comprennent rien.

J'ai vu les photos, sur le buffet, dans le salon de Paulette. Elle était belle, à vingt ans. La beauté fragile du coquelicot. Je le lui ai dit, d'ailleurs. Elle m'a ri au nez. Elle n'avait pas entièrement tort. Vous savez ce qu'elle m'a répondu ? Que j'étais bien bête de croire à la faiblesse du coquelicot. Au contraire. Ces fleurs-là sont des plus courageuses, parce qu'elles croissent dans l'adversité. Avez-vous déjà vu un lys prendre racine entre deux tôles rouillées et trois pneus ? Non. Mais un coquelicot... Vous me direz qu'un lys conserve longtemps sa beauté et son parfum, la tige dans l'eau d'un vase, alors que le coquelicot se meurt sitôt qu'on l'a coupé de son pied. Peut-être, mais vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi. Pourquoi la tige du coquelicot est décharnée et pourquoi ses pétales sont déjà ridés au sortir du bouton ? A cause du combat qu'il a mené avant, des souffrances qu'il a endurées pour parvenir jusqu'à l'éclosion. Il a dépensé toute son énergie pour survivre dans une terre hostile, étouffante, salie. Lorsque le bouton s'ouvre et que les pétales se déplient, le coquelicot est déjà une vieille dame. Une vieille dame qui fleurit pour mourir au soleil.

Dans le jardin de Paulette, derrière la maison, il y a une chaise longue. Elle n'est jamais à la même place. Tantôt sous le cerisier, tantôt sous la tonnelle, et parfois en plein soleil. Pierrot m'a dit qu'on la déplaçait pour l'empêcher de prendre racine. Tout pousse, dans ce jardin. Tu veux des montres, plante la tienne! J'ai répondu que je voulais un arbre à bonheur. Paulette a levé les yeux au ciel, le bonheur, c'est comme les fleurs sauvages, ça s'accroche au vent, et ça ne vient que quand ça veut. On n'y peut rien.

Et pourtant, ils allaient le chercher le bonheur, à vélo, le dimanche ! Derrière les volets myosotis, à six heures du matin, les lumières étaient déjà allumées. Dans la cuisine, le poste radio annonçait ses nouvelles quotidiennes, le Tour de France, la météo, et d'autres bricoles qu'on n'écoutait pas vraiment, les oreilles encore chaudes des draps qu'on venait de quitter. On posait les pots de confiture sur la table, les bols, les petites cuillères, des miettes de pain et quelques gouttes de lait échappées de la brique. Pierrot promenait un doigt sur la carte routière étalée dans un coin de la nappe tandis que Paulette préparait les sandwiches. A sept heures, ils allaient chercher leurs bicyclettes dans l'appentis et ils disparaissaient pour la journée. Je les croisais de temps en temps, quand je promenais ma chienne. Fallait la voir Paulette, dans son chemisier blanc, un bandeau rouge dans les cheveux. Il était chanceux le Pierrot, d'accompagner une telle beauté ! Il saluait les courageux du dimanche, et manquait de se casser la figure, ça faisait rire Paulette. Vous l'avez déjà vue sourire ? Le bonheur, elle l'avait là, au bord des lèvres, j'en suis sûr.

Vous savez, ça me fait mal au cœur d'en parler. Je les revois, tous les deux, la vie c'est triste. Ce matin-là, au mois d'octobre, il avait plu la nuit et les feuilles collaient au goudron de la cour. Je les balayais en maugréant après l'imbécile qui avait planté des marronniers ici. Il était onze heures passées, la cour était déserte et il bruinait. Dans les salles de classes éclairées, de petites têtes aux joues encore rouges des courses et des marelles de la récréation étaient penchées sur leurs cahiers. J'ai entendu quelqu'un au portail. Je me suis approché, j'avais les clés. J'ai failli ne pas la reconnaître. Elle n'était pas coiffée, à peine couverte, sans parapluie ni manteau. Et son visage, décoloré, les lèvres vidées de leur sang, les yeux inondés, à la dérive.

- C'est Pierrot.

J'ai oublié les marrons, les feuilles, la cour. J'ai pensé à Pierrot, assis au comptoir du bar, en train de chanter la marseillaise, sa bière au bord des lèvres, je l'ai entendu siffloter sur son vélo en zigzaguant entre les poubelles du trottoir et se casser la gueule. Je l'ai vu immobile les yeux fermés, un bouquet de fleurs sur le ventre, j'ai secoué la tête, l'image s'est déchirée. Pas possible.

Le bonheur vient, il s'en va, on était tous là, au cimetière, masse noire au milieu des pierres tombales. Je la regardais, Paulette, et ses yeux coulaient comme des robinets qui fuient. Elle tenait sa Solange par la main, la petite lui arrivait au niveau du ventre, un ventre arrondi de sept mois, Pierrot le verrait pas. Le bonheur s'agrippe au manteau du vent, il s'échappe et le soleil se lève toujours, les coquelicots fleurissent dans le jardin, une petite fille pousse le siège de la balançoire et son frère rit aux éclats. Il a des

boucles brunes et il chante à tue tête, il regarde le nid entre les branches du cerisier, on entend les oisillons se disputer un ver du bec de leur mère, il arrondit les lèvres, souffle et postillonne en même temps, Solange se moque.

Dans la cuisine, Paulette regarde par la fenêtre, les mains dans la vaisselle. Elle oublie de laver ses assiettes, les doigts fripés d'eau chaude, elle sourit à ses enfants qui jouent dans le jardin. Elle pense qu'Antoine ressemble de plus en plus à son père.

Je parle, je parle, et je vous retarde. C'est plus fort que moi. Vous savez, quand on a autant aimé quelqu'un, on a besoin de le voir exister encore, on le retient comme on peut, on le raconte, on espère que ça le fera revenir, que les mots reconstruiront une silhouette, un visage, une voix. Dans ma tête, Paulette, elle l'a toujours son sourire du dimanche, avec ses lèvres coquelicot et j'entends encore le trille de la sonnette, sur le guidon de son vélo.

Je vous ai dit qu'elle n'a pas eu la vie facile, mais regardez ses deux gamins, comme elle les a bien élevés. Je la vois, Solange, par la fenêtre à l'école, c'est elle qui fait la classe, maintenant, et elle les tient bien les gamins! Pas besoin de crier, elle a ces yeux, ce sourire qui s'imposent en douceur, qui vous clouent le bec sur la même tonalité. Et Antoine, à Lyon, qui termine ses études d'ingénieur. Il s'est trouvé une fiancée! Paulette m'a montré une photo, l'autre jour. Une jolie blonde avec des yeux verts. Il a du goût, Antoine, c'est un bon gars.

Oui, elle a bien fait les choses, Paulette, elle n'a jamais rien dû à personne. Elle ne s'est pas remariée, elle aurait pu, elle en avait des prétendants! Elle a retroussé ses manches, comme on dit, elle est allée trouver Claude, l'épicier, il avait besoin de quelqu'un au magasin. Du jour au lendemain, la clientèle a doublé, et allez savoir pourquoi, les hommes se sont mis à faire les courses. Les clochettes de l'entrée tintaient en permanence, tant et si bien qu'on a fini par les enlever. On achetait tout et rien, des carottes, une brique de lait, un paquet de rasoirs jetables, peu importe, on se trouvait des prétextes pour pousser la porte de l'épicerie et rencontrer Paulette. Elle n'était pas seulement belle, vous savez. Bien sûr, il y avait ses cheveux bouclés, ses lèvres si rouges, ses mains longues et fines. Mais elle avait aussi ce sourire moelleux, et quand elle vous regardait, vous vous sentiez comme dans un fauteuil, après une longue journée de travail. Elle savait parler à vos peines et vous en décharger. Je pense à toutes ces femmes qui défilaient dans les rayons comme on trépigne dans la salle d'attente chez le médecin. A l'heure creuse, elles se pointaient au comptoir, une tempête de larmes au bord des yeux, et Paulette les invitait à boire un verre de limonade dans l'arrière-boutique. Elles posaient à leurs pieds le cabas qu'elles n'avaient pas rempli, se laissaient tomber sur les chaises en bois et tripotaient leurs doigts sur la nappe cirée à carreaux rouge et blanc d'une vieille table ronde. Dans la pénombre fraîche du cellier, on livrait sans rougir tous les secrets du monde. On parlait des enfants, des voisins à scandale, des frasques du mari, mais aussi de cet homme à mille kilomètres qui nous envoyait des poèmes, de cette folle nuit qui nous semblait un rêve tant elle avait été belle et courte et interdite. Et Paulette était là, elle prenait votre main, sa main toute chaude qui redorait la vie, comme vient la saison des coquelicots.

Vous devriez aller les voir. Il y en a partout dans le jardin, mais les plus beaux sont derrière la maison, à côté de la balançoire. Je passerai tout à l'heure, j'ai besoin de les regarder encore, avant qu'on ferme tout. Moi non plus, je ne comprends pas. Pourquoi les coquelicots s'échappent si vite, pourquoi ils ne demandent rien, pourquoi ils veulent paraître plus forts qu'ils ne le sont vraiment, pourquoi nous voyons si mal que leur beauté cache une fleur en souffrance ? Elle ne m'avait pas dit Paulette, que si les coquelicots s'en vont si vite, c'est aussi parce qu'ils l'ont décidé. ■